

Une épistémologie discursive en construction.

**La théorie sémiotique immanente
entre la perception et la sémioception**

Waldir BEIVIDAS



Colloque Albi Médiations Sémiotiques – Études

Collection Études

L'immanence en jeu

sous la direction de
Alessandro Zinna & Luisa Ruiz Moreno

Éditeur : CAMS/O
Direction : Alessandro Zinna
Rédaction : Christophe Paszkiewicz
Collection Études : L'immanence en jeu
1^{re} édition électronique : juillet 2019
ISBN 979-10-96436-03-3

Résumé. Actuellement, la théorie sémiotique se tourne vers les interactions de la vie quotidienne, là où le sens est instable et fugace, sous les contraintes de l'appréhension du sujet et les impositions sensorielles de son corps. Le concept de *perception* profite d'une place privilégiée dans les réflexions sémiotiques. Le recours à ce concept de la philosophie phénoménologique doit être pensé de façon critique étant donné qu'il fait entrer par la *petite porte* une « substance » (transcendantale) dans l'édifice sémiotique construit, épistémologiquement parlant, sous le concept de la forme immanente. Le but de notre travail est de présenter le concept de *sémioception*, créé à partir du principe sémiologique de l'arbitrarité du signe linguistique, concept qui rivalise avec celui de perception. Dans un horizon plus vaste, on entrevoit la possibilité d'une *épistémologie discursive* de statut immanent qui devra se charger de gérer la réflexion sémiotique.

SÉMIOCEPTION, IMMANENCE, PERCEPTION, TRANSCENDANCE, ÉPISTÉMOLOGIE DISCURSIVE

Waldir Bevidas est Enseignant-chercheur à l'Université de São Paulo (Brésil). Membre coordinateur du Groupe d'Études Sémiotiques (GES-USP), ses recherches portent sur la sémiotique, la psychanalyse et l'épistémologie. Ses publications principales sont *Inconsciente et verbum. Psicanálise, semiótica, ciência, estrutura*, São Paulo, Humanitas, 2000 ; *Inconsciente & Sentido. Ensaio de Interface. Psicanálise, Linguística, Semiótica*, São Paulo, Annablume, 2009 ; *Semióticas Sincréticas: posições. Estudos da linguagem do cinema*, São Paulo, AnnaBlume, 2014 ; *La sémiologie de Saussure et la sémiotique de Greimas comme épistémologie discursive: Une troisième voie de la connaissance*, Limoges, Lambert-Lucas, 2017. Il a également dirigé la publication des ouvrages *Semiótica: identidade e diálogos*, São Paulo, Cultura Acadêmica, 2012 ; *100 anos com Saussure. Tomo 1 e 2*, São Paulo, AnnaBlume, 2016.

Pour citer cet article :

Bevidas, Waldir, « Une épistémologie discursive en construction. La théorie sémiotique immanente entre la perception et la sémioception », in Zinna, A. et Ruiz Moreno, L. (éds 2019), *L'immanence en jeu*, Toulouse, éditions CAMS/O, collection Études, p. 85-101,

[En ligne] : <http://mediationsemiotiques.com/ce_imm_s1_06_bevidas>.

**Une épistémologie discursive en construction.
La théorie sémiotique immanente
entre la perception et la sémioception***

Waldir BEIVIDAS
(Université de São Paulo)

[...] nous sommes en pleine épistémologie discursive. Un long circuit dans la science théorique est nécessaire pour en comprendre les données. En fait, les données sont ici des résultats.

Bachelard 1949: 103

Introduction

Un présupposé basique et une déontologie première déterminent la théorie sémiotique. Ce présupposé est le suivant : le monde se révèle invariablement et continuellement *signifiant* pour l'homme – « le monde humain nous paraît se définir essentiellement comme le monde de la signification. Le monde ne peut être dit "humain" que dans la mesure où il signifie quelque chose » (Greimas 1966 : 5). Un certain *sens* peut même s'extraire, par contraste et comparabilité, du *non-sens* le plus absurde. Par conséquent, du point de vue de la sémiotique greimassienne, la question philosophique, en paraphrasant licitement Leibniz – « pourquoi y a-t-il du sens plutôt que du non-sens ? » – n'a pas lieu d'être : il y a du sens, et ce constat est sans appel. La tâche consiste alors à l'intercepter là où il se manifeste, à saisir ses modalités de construction, de transposition et de transformation dans les pratiques humaines les plus variées du langage.

* Traduction de Lionel Antoine Feral.

De son côté, la déontologie première, à savoir le devoir de la sémiotique, paraphrase une autre expression, reprise cette fois chez Freud (1973 : 3146) et rendue célèbre par Lacan : « *Wo Es war soll Ich werden* » (que l'on peut traduire par « Partout où il existait du *Ça*, le *Moi* doit venir »). L'expression freudienne étant formulée pour le domaine du psychisme inconscient, l'impératif se traduit, dans le domaine sémiotique, comme suit : « partout où il existe du sens, le sémioticien devra venir ».

En vue de s'affirmer comme une théorie à vocation scientifique, de dire quelque chose de « sensé » sur le sens (Greimas 1970 : 7), et d'éviter d'ajouter une énième opinion à celles innombrables et ambitieuses qui parsèment le monde, la sémiotique s'est construite comme une théorie de la *signification*. Ce terme, moins ambigu que celui du sens, peut être sommairement compris comme le *sens formé* selon les règles de manifestation d'un langage, d'un discours.

La sémiotique, dans sa quête pour mieux comprendre l'aptitude humaine à *percevoir* et à *faire signifier* le monde, a d'abord considéré que le langage – en privilégiant et en priorisant le langage verbal – représentait la véritable machine de production du sens, à travers les règles et le fonctionnement de ses signes. La *fonction sémiotique*, ou *sémiotose*, est longtemps restée comme la scène précise de l'émergence de la signification au sein des textes. Les textes narratifs, dans un premier temps, puis littéraires, et enfin les textes de genres verbaux les plus divers ou les textes non verbaux (depuis une recette de cuisine jusqu'à une publicité) ont composé le champ de bataille, d'illustration et d'extraction du pouvoir de signification des langages. Cette période pourrait unanimement être dénommée comme celle de la *sémiotique immanente* : l'émergence, la construction et l'extraction du sens se produisent dans les langages, à l'*intérieur* de leurs textes manifestés. Vouloir s'extraire des textes ou, plutôt, vouloir entrer dans le monde du sens par la petite porte (par le biais de la biologie du corps de l'énonciateur, par la perception de ses sens, par la psychologie de son âme ou par la sociologie de son groupe) nuirait cruellement aux options épistémologiques et méthodologiques de la base hjelmslévienne. Sur ce point, Greimas s'est montré particulièrement incisif :

Tant qu'il reste sujet présumé [au texte], ça va, mais dès qu'on passe vers le sujet psychologique, le sujet ontologique, le sujet transcendantal, alors vous ouvrez les robinets de quelque chose qui vous dépassera. La sémiotique sera alors détruite [...]. Donc il y a des limites à ne pas dépasser dans ce sens. Pourquoi ? Parce qu'on peut dépasser, mais il faut évaluer le prix qu'on va payer si on passe [...] il faut que l'homme soit lucide de ce qu'il fait. (Greimas 1974 : 25) ¹

Nonobstant l'option de l'immanence, l'évolution de la sémiotique au cours des dernières décennies a suscité de fréquents questionnements sur le lieu et le statut de la fonction sémiotique. Surmontant l'idée d'une fonction automatique, presque automate, qui unit le signifiant au signifié à l'intérieur des signes, et ces derniers à l'intérieur de l'énoncé, donc du texte, la fonction sémiotique est désormais plaidée comme une opération ou un exercice continu d'un sujet, un sujet qui porte un *corps*, un corps qui supporte la douleur et le plaisir, ainsi que toutes ses implications, c'est-à-dire les contraintes sensorielles, perceptives, sensibles, charnelles. Selon une métaphore sensorielle, la scène *froide* d'une sémiose intrasignique a cédé le pas à la scène *chaude* d'une sémiose corporelle. L'introduction et la médiation du corps dans la sémiose des discours – ces derniers s'affranchissant de la feuille de papier pour s'étendre à l'ensemble des pratiques humaines de communication, ainsi qu'à la scène du vécu humain – ont conduit les recherches sémiotiques à reprendre et à revaloriser certains paragraphes des réflexions premières de Greimas.

1. Perception et corps: de l'immanence de la forme à la transcendance de la substance

Dans les paragraphes inauguraux de *Sémantique structurale* (1966), qui étaient passés presque inaperçus durant les vingt premières années de publication de l'ouvrage, et alors que la sémiotique immanente, encore peu répandue, ne se bornait qu'au texte (par souci de cohérence dans la méthode), Greimas proposait que la meilleure stratégie d'entrée pour l'investigation du sens et de la signification consistât à assumer « la perception comme le *lieu non linguistique* où se situe l'appréhension de la signification » (Greimas 1966: 8-9 – je souligne). Il admettait aussitôt ses préférences subjectives pour la théorie de la perception de la philosophie phénoménologique de M. Merleau-Ponty. Il s'agissait des premiers positionnements – « en connaissance de cause » disait Greimas – de sa sémantique structurelle par rapport à la phénoménologie, et ce, quelques années après avoir salué les recherches du philosophe, eu égard à ses efforts pour remarquer la pensée de Saussure dans les années 1950 (Greimas 1956). Un premier signal favorable était donc lancé à la phénoménologie créée par Husserl et adoptée par Merleau-Ponty.

La *Sémiotique des passions* (1991) de Greimas, en collaboration avec Fontanille, manifeste davantage cette contribution phénoménologique. Le corps entre effectivement dans la sémiose. La primauté de la perception et de ses corrélats, ainsi revitalisés, l'interoception, l'exteroception et la

proprioception, s'impose. Tout cet ensemble est convoqué afin de rendre compte de l'introduction des *préconditions sensibles* de l'avènement de la signification. À partir des années 1990, de nombreux sémioticiens, désormais nantis du fameux paragraphe de *Sémantique structurale*, comme pavillon, et des réflexions fortement épistémologiques qui couvrent une centaine de pages de l'ouverture de la *Sémiotique des passions*, comme compas, se rapprochent nettement de la philosophie et engagent le vaisseau sémioticien dans une sorte de *périple phénoménologique*.

Le plaidoyer pour un « primat de la perception » (Merleau-Ponty 1946) incite plusieurs sémioticiens à progressivement envisager cette perception comme le *locus* privilégié de la recherche sur le sens, comme un lieu « anté-prédicatif », selon le philosophe, et donc comme un lieu *en deçà* du langage². La perception, le corps propre, la chair, le champ de présence, et les autres concepts philosophiques de la phénoménologie sont désormais amplement repris dans le champ de la sémiotique. Les limites du texte devenaient trop étroites et insuffisantes pour rendre compte de la complexité du sens. La perception et la présence du corps propre dans la sémiose représentaient une ouverture salutaire, une aventure, « contrôlée », pour la recherche de nouveaux lieux d'émergence première du sens. Un bon nombre de sémioticiens considèrent aujourd'hui comme archaïque et périmée la célèbre phrase de Greimas, incisivement prononcée au Brésil : « Hors du texte, point de salut »³.

Depuis lors, la primauté de la perception s'est progressivement imposée, au point qu'il est désormais possible d'observer une sorte d'empire, quasi impératif, de la perception incarnée, directement soudée au monde de l'expérience sensible, comme une première couche de signification, en amont, qui serait chargée de régir toutes les autres, en aval. La sémiotique sera dorénavant expérientielle et charnelle ou ne sera pas. Tel est le mot d'ordre de ce périple phénoménologique. Plus rien de sensé ne saurait être dit sur le sens, hormis par les sens créés dans les couches profondes de la perception. La chair s'est imposée et a déposé, pour ainsi dire, le *in principio erat verbum* de la méthodologie antérieure. Les raisons sémiotiques (du texte et de sa forme sémiotique immanente) cèdent donc le pas aux arguments phénoménologiques (de la perception et de sa substance corporelle transcendante)⁴.

2. Ni immanence ni transcendance : une sémiotique matérialiste

Un scénario bien différent se profile en Belgique. Jean-Marie Klinkenberg, en collaboration avec Francis Édeline, deux chercheurs poursuivant les

travaux du Groupe μ , dont les publications dans le champ de la rhétorique (1970) sont reconnues, propose un ample programme de sémiotique matérialiste dans sa récente théorie, qui est plaidée comme une « sémiogénétique » et qui a fait récemment l'objet d'un ouvrage volumineux (2015). Ce programme s'oppose au versant immanent et à l'inflexion phénoménologique, observés précédemment, que les deux auteurs réputent pour une perpétuation de la tradition idéaliste de la propre sémiotique immanente. Leur récent volet présente un nouveau programme de recherches : la gageure de récupérer la *sémiogénèse*, la genèse du sens, à partir de la matérialité des corps, de l'humain, bien sûr, mais aussi le fardeau immense de tout faire rétrocéder au corps sensorialisé, et ce, à une échelle de plus en plus minuscule du monde animal.

D'après ce programme sémiogénétique (cf. Groupe μ 1998, 2010, 2011, 2015), la paraphrase de Leibniz – « pourquoi y a-t-il du sens plutôt que du non-sens ? » – doit être affrontée hardiment. Cette paraphrase va en effet à l'encontre des positions de la sémiotique narrative première, selon laquelle, aux dires de Greimas, la quête des origines du sens nous plongerait dans un univers de concepts épistémologiques, où le linguiste compétent encourait le risque de passer pour un mauvais philosophe. La recherche de la *nature* du sens ne lui incombait pas : « Sans qu'on sache rien de plus sur la nature du sens, on a appris à mieux connaître où il se manifeste et comment il se transforme » (Greimas 1970 : 16).

Selon le Groupe μ de telles restrictions relèvent de positions trop timorées. L'émergence du sens se produirait à partir d'une perception *neurobiologiquement* fondée. Son nouveau programme matérialiste s'éloigne donc résolument de la sémiotique immanente (et idéaliste, selon ce groupe) pour se rapprocher d'une sémiotique scientifique (et *réaliste*, selon moi), et il s'allie partiellement avec l'orientation d'une « sémiophysique morphogénétique », qui est proposée, depuis les années 1980, par J. Petitot (1985, 1996, 2008), sur la base de la théorie des catastrophes de R. Thom (1972, 1974, 1978).

Cette sémiogénétique postule que la portée de la pertinence du sens doit être supérieure au domaine du *texte*, qui était autrefois la figure de proue de la sémiotique greimassienne, et qu'elle doit même dépasser le domaine, quoique plus extense, du *contexte*, des *intertextes*, même si ces derniers envahissent l'immense région des discours non verbaux. Malgré la reconnaissance de cette amplitude plus importante des recherches sémiotiques immanentes – phénoménologiquement induites par la transcendance de la substance corporelle, via la perception –, la sémiogénétique revendique une pertinence bien supérieure, de large spectre : le

locus a quo du sens doit rétroagir à l'ontologie des organismes, à leur biologie matérielle. En paraphrasant librement Aristote : il n'y a rien dans le sens qui ne vienne des sens (de tout organisme vivant).

Ces voies réalistes, la sémiogénétique comme la morphogénétique, induites par les sciences neurobiologiques et neurocognitivistes, proposent de considérer les discriminations (phonétiques, par exemple) comme les opérations d'une perception (déjà) catégorielle, c'est-à-dire comme « immédiatement données à la perception » (Petitot 1985 : 95). La catégorialité phonétique (par exemple, l'opposition *p* vs *b*) n'est pas instituée ou construite par l'immanence du langage : elle serait déjà inscrite, au préalable, dans les organes perceptifs, comme l'une des propriétés réelles de la nature humaine et animale, comme un attribut naturel de sortie, antérieur à toute immersion dans le langage.

Attribut ou faculté perceptuels et antérieurs au langage, les découvertes neuroscientifiques du genre permettraient de déduire que les autres structures sémiotiques sont *dérivées* des structures morphogénétiques de la perception (morphodynamique pour Petitot, sémiogénétique pour le Groupe μ). Dans ce cas, les études feraient progresser la sémiotique vers le monde neuroscientifique, vers une bio-sémiotique, vers une sémiotique matérialiste (Groupe μ) ou sémiophysique (Petitot). L'investigation de la sémiogénèse s'oblige délibérément à rétroagir aux animaux inférieurs, aux papillons, aux fourmis, aux limaces, enfin, aux vers de terre et même aux bactéries, à leurs différents types d'équipage sensoriel, auquel il est délégué la tâche d'interpréter leur monde, à leur manière. Ce serait là le lieu d'une « herméneutique », assurément prototypique et fruste, mais suffisante pour extraire une quelconque pertinence signifiante à leurs échelles. À l'étape suivante, tout rétroagirait, jusqu'aux « réactions physico-chimiques complexes qui constituent le métabolisme d'un organisme biologique » (Petitot 1999 : 129). Ce niveau élémentaire et fruste recèlerait les bases et les normes (d'extraction scientifique) de ce qui deviendrait le niveau sophistiqué de la sémiologie, à l'échelle humaine. C'est à ce niveau minimal que figurerait l'*a quo* du sens, qui s'établirait donc à partir des sensorialités perceptuelles prototypiques. Le *fiat sensus* n'est plus l'apanage du langage. L'équipage sensoriel des organismes s'en est emparé.

3. La sémiotique face aux trois épistémologies

Ces paragraphes succincts – assurément injustes eu égard aux données en jeu – montrent que la sémiotique actuelle est confrontée à un *trivium épistémologique* qui lui demande de se positionner :

- i) la sémiotique se maintiendra-t-elle dans l'ordre immanent de sa tradition linguistique, avec toutes les obligations qu'une telle position implique, comme le fait d'argumenter sur sa légitimité et de mener des discussions critiques par rapport aux autres épistémologies ?
- ii) Embrassera-t-elle l'ordre *transcendantal* et *philosophique* de la phénoménologie, en acceptant toutes les révisions conceptuelles inévitables et lourdes qui en résulteront ?
- iii) Répondra-t-elle à l'ordre *réaliste* des sciences neuronales, qui gagnent des espaces notoires et massifs en ce qui concerne l'humain, le corps, le psychisme ? Correspondra-t-elle avec cet ordre qui détermine le lieu de la sensorialité *des sens* comme la source d'émergence *du sens* ?

À titre de simple illustration, distinguons brièvement ces trois épistémologies selon le mode singulier de leur point de vue. Leurs opérations peuvent se résumer en gros de la manière suivante.

Dans l'épistémologie *scientifique*, la science réaliste et naturaliste, en progressant de découverte en découverte, d'erreur en erreur, se propose d'investiguer les pièges tendus par les événements de la nature, à savoir les *astuces de la nature*, afin d'être en mesure de les « prévoir ». Eu égard aux conditions initiales (du corps, de sa sensorialité, de sa perception), le scientifique réaliste recherche ce que la nature *fera*: l'émergence du sens *résultera* de la structure et de l'action déclenchées. Cela ne signifie pas pour autant que l'opération soit simple. Chaque nouvelle découverte, au bout d'un certain temps, se révèle insuffisante (il suffit d'observer l'histoire de la physique de l'atome pour s'en convaincre). Autrement dit, la nature se joue invariablement de nous. Il appartient à la science de surmonter les « erreurs » ou les « illusions » de la connaissance antérieure (le thème bachelardien par excellence). Dans notre cas, en sémiotique, il serait illusoire de réserver le sens à l'homme, première étape ; il serait également illusoire de ne l'étendre concessivement qu'aux animaux « supérieurs », deuxième étape ; le sens s'étendrait aussi au minuscule ver de terre, etc. Pour ma part, l'aspect décisif de cette épistémologie est que toute donnée provient de la nature, est inscrite à l'avance dans la structure du réel. La donnée voit ses propriétés et ses structures intrinsèques *déjà données*. Il incomberait donc à la science de les découvrir, de les décrire, de les formaliser, de les modéliser à l'aide des outils technologiques et sophistiqués disponibles. Il s'agit donc d'un positivisme naturaliste de sortie : les données *sont données* (dans la nature).

L'épistémologie *philosophique*, en général, chemine différemment : elle s'évertue, de réflexion en réflexion, d'aporie en aporie, à investiguer les

astuces de la raison (transcendantale) afin de parvenir à son niveau le plus profond dans ses opérations d'appréhension et de cognition du monde et du sujet : l'univers du sens jaillit d'abord de la cogitation de la raison pensante et *s'exprime ensuite* en langage. Toute philosophie ne se montre pas pour autant « rationaliste ». Mais, il est aisé de comprendre que, précisément, la *raison* (du sujet transcendantal) gère invariablement l'ensemble de l'édifice, et ce, en dépit du parfait contre-exemple de la phénoménologie de Merleau-Ponty. Pour cette dernière, le procédé général se résumerait à l'investigation des *astuces de la perception*.

Quand bien même cette philosophie serait perceptualiste, et non rationaliste, elle concéderait au langage un rôle mineur et subalterne pour la génération, l'appréhension et la gestion du sens. Cette considération m'est venue à la lecture, en tant que linguiste ou sémioticien, du récent et excellent ouvrage de R. Barbaras (2011), un auteur qui s'impose incontestablement comme le spécialiste et le promoteur de la pensée de Merleau-Ponty en France. Dans l'un des chapitres de l'ouvrage, Barbaras reprend une thèse philosophique d'un autre phénoménologue, Jan Patočka. Barbaras semble étonné, presque hébété, devant le fait suivant : malgré une tradition désormais classique depuis Husserl – en vertu du « principe des principes », de l'intuition donatrice originaire, de la primauté de la perception, qui réserve au langage un rôle, certes essentiel, mais dérivé de la couche, plus profonde, de la perception –, le philosophe tchèque exprime la thèse suivante (d'ailleurs d'une valeur inestimable pour la sémiotique immanente) :

[...] le langage ne représente aucunement un niveau supérieur de notre vie dans le monde au milieu des choses, qui aurait pour niveau élémentaire celui de la perception. Le langage, dans sa possibilité profonde, consiste à une *condition de possibilité de la propre perception humaine*. Le champ primaire du monde est celui du langage. (Patočka repris dans Barbaras 2011 : 126 – je souligne)

Barbaras se montre certainement impressionné par la « radicalité » de la thèse de son collègue phénoménologue. Elle inverse complètement l'ordre traditionnel qui est établi en phénoménologie. Néanmoins, le philosophe considère finalement cette thèse comme un ensemble d'« affirmations énigmatiques » (*Ibid.*, p. 127). Malgré son effort pour adopter la position de Patočka, pour lui attribuer un « sens philosophique » plus démontrable, il ne parvient pas à distiller l'entière fécondité de la thèse de son collègue. Sa propre lecture de l'auteur pragois l'amène à considérer la perception et le langage sous un régime de « cooriginarité » – une idée que je n'arrive pas à déduire directement du texte de Patočka, le philosophe

fondateur, dans les années 1930, du Cercle philosophique de Prague (Patočka 1995 : 140-141). À mon sens, Barbaras s'est davantage efforcé de « sauver », en quelque sorte, le statut primaire ou originaire de la perception que de comprendre les raisons pour lesquelles Patočka aurait inversé l'ordre hiérarchique entre le langage et la perception. Il est symptomatique de noter que Barbaras, à la fin de sa propre tentative pour résoudre la question, admet « un certain sentiment d'insatisfaction » (Barbaras 2011 : 143).

Ces positions d'étonnement et d'insatisfactions de cette nature finissent toujours par me convaincre qu'elles sont tributaires du refus millénaire de l'ensemble du champ philosophique de reconnaître la thèse – qui semble susceptible d'être démontrée aujourd'hui, depuis Saussure, ou au moins d'être considérée digne d'un intérêt philosophique – que le langage gère la pensée, la raison et les autres formes de cogitation, de sensation ou de perception, c'est-à-dire d'admettre la possibilité d'une *épistémologie discursive* immanente au langage.

L'*épistémologie discursive*, que je m'efforce de définir et de démontrer depuis quelques années, se distingue des deux autres, car elle reprend le point de vue immanent au langage⁵. Ma compréhension actuelle de cette épistémologie me conduit à penser qu'elle investiguerait, dans les structures, de discours en discours, les *astuces de l'énonciation*, c'est-à-dire la (les) rationalité(s) discursive(s) opérant dans tout acte de langage, dans tout acte d'expérience (même scientifique), dans tout acte de réflexion cogitante, bref, dans tout acte humain de perception du monde et du corps. En d'autres termes, le langage, par le truchement de la multiplicité et de la polyvalence de ses discours possibles, impose à tous ces actes humains les sémiocatégorisations de sa palette. Il s'agit alors de s'intéresser au discours et d'investiguer, sous ses innombrables modalités et genres :

- i) ce qu'il *a fait*, de discours en discours – dans les myriades et multiples formes de sa manifestation, tout au long de la diachronie historique de son traitement – pour aboutir à la construction de cette palette de rationalités discursives ;
- ii) ce qu'il *fait* dans ses productions actuelles et dans la synchronie de son fonctionnement ;
- iii) ce qu'il *fera*, en laissant entrevoir une ample marge d'imagination dans les créativités futures, expansivement permises par une telle rationalité discursive.

Le sens s'est fait, se fait et se fera dans l'immanence de cette rationalité. Dans l'instance de sa « possibilité profonde » – pour reprendre l'expression

de Jan Patočka –, la raison, l'émotion, la perception, tout commence, tout continue, tout termine dans l'immanence langagière à la façon d'une « dispute de mots » (Saussure 2002 : 28).

L'illustration de cette triple division des épistémologies existantes, qui est assurément soumise au sort de ne jamais satisfaire fidèlement les activités cognitives des trois champs, facilite la compréhension des horizons de leurs opérations⁶. Il est aisé de comprendre que la sémiotique de Greimas, depuis son avènement, soit incluse, comme option de base, dans le domaine de l'épistémologie discursive. Elle est intégrée dans le paradigme indiqué par Apel : la « sémiotique transcendantale », à savoir le paradigme du signe, du langage⁷. C'est depuis ce *locus* de naissance (que je plaide comme *immanent*) que la sémiotique essuie aujourd'hui des critiques et suscite des récriminations de la part de sémioticiens, qui se positionnent en lui reprochant deux lacunes majeures, à savoir :

- i) l'absence d'une base phénoménologique plus proche de la philosophie d'Husserl et de Merleau-Ponty, ou bien
- ii) l'absence d'une base réaliste, neuroscientifique, qui soit en mesure de la propulser vers la sémiophysique (Thom, Petitot) ou vers la sémiogénèse (Klinkenberg et Édeline) ; des positions que j'ai commentées plus haut.

4. Sémioception : la perception sémiotisée dès l'origine

À la suite de cette présentation liminaire des enjeux qui animent la sémiotique actuelle, non pas au niveau descriptif, où elle opère sans objections majeures, mais au niveau des épistémologies précédemment décrites, je prétends faire avancer, dans ce contexte, le concept de *sémioception*. J'appréhende ce concept comme une hypothèse et un argument pour plaider en faveur de la troisième voie, à savoir la sémiotique immanente de Hjelmslev et de Greimas, dans le sillage des idées de Saussure : chez l'homme, le langage, par son avènement et sa présence, bouleverse la perception du monde d'une manière si spectaculaire que cette dernière en devient ajustée, téléguidée, voire « anté-guidée » par la *sémiologie* des signes du langage, par ses catégories immanentes, qui se déploient depuis le niveau minimum, phonémique, jusqu'au niveau maximum, discursif, dans le cas de la langue naturelle (un raisonnement qui peut s'étendre aux langages non verbaux, selon les mêmes principes). L'acte perceptif cesse donc d'être une perception brute, pure, directe et simple du monde ; il ne se pose pas comme antéprédicatif.

Sur un mode bachelardien, je dirais que la balance du sel ne représente pas la mesure directe de notre perception : depuis l'avènement des

idées de Saussure, le réel ne se présente plus *directement* à notre perception, mais *indirectement*, par le truchement de l'opération sémiologique des langages. Qui plus est, notre hypothèse s'étend à la propre balance du sel, à ce que Bachelard vérifie dans les instruments de mesure de la physique – dont le résultat n'a plus de « signification directe dans la vie commune » (cf. la note 5). Il n'existe pas en effet de signification *directe* (par la perception), mais une signification qui est déjà passée au crible d'une opération sémiologique, la sémioception. La perception ne constitue donc pas une étape antérieure – sémiotiquement descriptible et pertinente⁸. Elle apparaît *déjà sémiotisée*, comme une *sémioception*, immanente au langage. Cette sémioception s'impose comme notre unique et inéluctable équipement de gestion de l'appréhension du monde, car elle constitue un acte péremptoire de génération du sens (du monde, pour l'homme) *par le truchement du langage*.

Une telle hypothèse de travail, soumise aux contingences inhérentes à toute recherche projetée, vise précisément à argumenter et à faire valoir la primauté de la sémioception sur la perception (à l'échelle humaine) ; elle vise à mettre en relief le principe d'une épistémologie discursive par rapport au réalisme naturaliste des sciences cognitives, neurocognitives et des sciences adjacentes, ainsi que par rapport au transcendantalisme généralisé des philosophies.

Cette hypothèse ne surgit pas ici brusquement. Elle s'est structurée depuis plus de dix ans et s'est d'abord esquissée dans un texte publié dans un numéro spécial de la revue *Perfiles Semióticos – Revista de Estudios Semiolingüísticos*, qui se présentait comme un hommage à Greimas de la part des études d'Amérique latine (Bevidas 2003 : 43-61). Ce texte proposait de déterminer une région de pertinence restreinte *plus rentable* pour la sémiotique, pour l'émergence du sens, en opposition aux propositions de plus large spectre, ou de pertinence étendue, qui rétroagissent l'*a quo* du sens à ce que Petitot revendique comme les « réactions physico-chimiques complexes qui constituent le métabolisme d'un organisme biologique » (Petitot 1999 : 29).

À l'époque, je comprenais que les propositions de l'ouvrage *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme* de Greimas et Fontanille (1991), à travers son chapitre initial de nature éminemment épistémologique, n'étaient guère convaincantes pour *homogénéiser* la question de l'existence sémiotique du sujet, dans laquelle était inséré et fixé le corps sensible de ce dernier. De vieux concepts de Greimas (1966) ont été repris dans ce chapitre ; des concepts importés de la psychologie (proprioception, interoception et exteroception), mais que Greimas lui-même et Courtés

considéraient postérieurement, qu'ils devaient être surmontés, compte tenu de leur caractère excessivement psychologique et extrasémiotique (Greimas et Courtés 1979, cf. les termes vedettes concernés). Il était pour le moins étrange (et, à mon sens, incohérent) de faire appel encore une fois à la psychologie (et à la phénoménologie perceptive de Merleau-Ponty) pour rendre compte de l'entrée du sensible dans la sémiologie du langage. De tels concepts extrasémiotiques, psychologiques, transcendants et substantialistes, entraînent de manière détournée, par la petite porte, dans une sémiotique qui s'affichait comme immanente et formelle (cf. Bevidas 2016).

Dans ce cadre, le concept de *sémiocption* a été principalement lancé afin de défendre l'idée qu'il existerait un lieu précis pour la pertinence du sens dans le contexte de la sémiotique. En somme, pour la sémiotique, peu importe :

- i) que les stimuli qui envahissent l'esprit soient exogènes, captés exteroceptivement du monde, qu'ils soient des stimuli sensoriels externes, qui arrivent au corps à travers les sens ;
- ii) que les stimuli sensoriels et somatiques internes, à savoir la sensibilité proprioceptive provenant du « fond » du corps, soient endogènes, ou encore,
- iii) que les stimuli de l'esprit profond et de ses contraintes cognitives soient interogènes ou interoceptifs. En fait, il importe que ces stimuli, isolés ou en groupe, soient saisis comme faisant déjà sens, à savoir comme des stimuli « sémiocptés », passés au crible de la sémiocption.

Quelques années après, lors d'un colloque à Royaumont, en 2010, j'ai proposé une avancée dans le développement du concept, en introduisant cette fois-ci son point originel : l'*arbitraire* du *signe* linguistique⁹. L'hypothèse établit que l'*acte sémiologique* du signe linguistique, c'est-à-dire la fonction sémiotique de l'arbitraire entre le signifié et le signifiant, ainsi que la rémission arbitraire entre le signe et le référent, impose que la réalité – peu importe ce qu'on y entend – apparaisse déjà *sémiotisée*. Bref, nous ne percevons pas les événements du monde pour ensuite *les nommer*. Nous les captions dans les mailles sémiologiques des langages que nous avons hérités de nos ancêtres. La perception humaine consiste déjà, dès l'origine, en une sémiocption. La sémiologie d'une langue, ou plutôt la sémiologie d'un langage quelconque, déclenche une *métamorphose* généralisée de la perception, qui n'a aucun autre *chréodos* – « chemin nécessaire », une expression reprise chez Waddington à travers les réflexions de R. Thom –, hormis celui d'être guidée par la sémiocption, comme si notre cerveau était *lésé* par les mailles catégorisantes des langages acquis¹⁰. Prétendre capter le monde « brut », en deçà du langage, représenterait un

simple mirage aporique, un effort désespéré de toucher du doigt, en quelque sorte, la terre glaise du monde, en ce qui concerne la captation des choses, ou la terre glaise adamique, pour ce qui a trait à la captation du corps et de l'affect humains.

Conclusion

Le cadre actuel des enjeux et des positionnements au sein de la sémiotique étant défini, je suppose que la recherche programmatique pour le soutien d'une sémiotique immanente est amplement et pertinemment justifiée. L'analyse critique du versant phénoménologique, de nature philosophique, et du versant neuroscientifique, de nature réaliste, procure en effet au versant immanent l'opportunité de parfaire les argumentations en faveur d'une *épistémologie discursive*, telle que je l'ai nommée, et, en son sein, de légitimer le concept de *sémioception* afin de rivaliser avec le concept traditionnel de *perception*.

Le risque de voir la sémiotique miner ses bases épistémologiques et méthodologiques, fondées sur l'immanence du langage, et se diluer dans une philosophie de moindre stature ou se dissoudre dans un réalisme scientifique, tous deux sujets à caution, sera amoindri. Il ne s'agit pas ici de dénigrer ces tentatives, et encore moins devant ses partisans.

L'avertissement peut se résumer comme suit: l'élargissement du spectre de pertinence du sémiotique, c'est-à-dire du *locus* de la genèse du sens, vers des régions antérieures au langage, la perception phénoménologique d'un côté, les perceptions neurosensorielles de l'autre, en faisant régresser le fait sémiotique vers la chair du corps, d'un côté, et vers les équipements sensoriels de l'animal minuscule, de l'autre, entraîne inévitablement de lourdes incidences conceptuelles pour la théorie. À vrai dire, l'étude critique et minutieuse de ces incidences impose une réflexion soutenue: les positions défendues ne peuvent nullement se caractériser comme un *parti pris* préalable; elles devront être démontrées par une lecture critique des propositions et de leurs références épistémologiques, qu'elles soient explicites ou non.

Affiner les arguments théoriques en faveur de l'hypothèse du concept de *sémioception* afin de rivaliser, voire de se dispenser du concept de *perception*, est loin de constituer une tâche simple et rapide. La gageure est assurément de taille, car nous serons forcés d'investir le champ de la *perception*, amplement et longuement discuté, depuis la philosophie millénaire jusqu'aux neurosciences de ce siècle, et de traverser des psychologies renommées (*Gestalt*), inspiratrices et/ou opposées à la phénoménologie

même de Merleau-Ponty et d'autres auteurs. Sans prétendre illusoirement à des conquêtes faciles, ce texte entend reprendre le concept de *perception* sous un angle peu usité et le critiquer, car, à mon sens, il reste mal défini et se trouve tacitement utilisé, comme si ses compréhensions dans les différentes branches du savoir allaient de soi. Ce concept supporte ainsi des enjeux de toutes sortes et le seul fait de l'invoquer semblerait résoudre toutes les questions. La perception, dans son statut d'organe sensoriel, de l'homme à l'amibe, est considérée comme catégorielle, discriminative, évaluative, sélective, interprétante du monde (humain) et du milieu (animal). À la question de savoir l'origine de telles hautes performances, la réponse tacite est la suivante: il s'agit de ses « attributs », de ses « propriétés catégorielles », discriminatoires, en tant qu'« équipement » sensoriel. Par son fond *réaliste* et *naturaliste*, cette réponse se révèle bien insatisfaisante. Dans ce contexte, le concept de *sémioception* constituerait une avancée pour un espace théorique qui devrait progresser davantage, à savoir *radicaliser* l'immanence du langage: le sens n'est pas une *donnée*, il est un *résultat*. Finalement, l'immanence ne constitue pas un purisme de départ, mais un épurement d'arrivée.

Notes

- 1 Étant donné que les termes « immanence » et « transcendance », ou « transcendantal », font l'objet d'une longue histoire de différends conceptuels dans le champ philosophique, ils sont repris ici à partir de la réflexion de Hjelmslev, depuis ses *Prolegomènes* (1943/1971): une linguistique immanente se définit comme une théorie qui s'élabore uniquement et exclusivement en *immanence*, c'est-à-dire à partir de ses propres structurations internes, comme une *linguistique-linguistique*, sans l'interférence de points de vue externes, sociologiques, physiologiques, psychologiques, philosophiques, qui composent, selon le linguiste danois, des procédés transcendants. À la fin de l'aventure immanente de la linguistique – un prix à payer pour « arracher son secret au langage » –, il lui revient de récupérer et d'intégrer les données phénoménologiques de la vie, des singularités, des styles et des idiosyncrasies du sujet qui vit sous le langage. Il s'agit donc de récupérer, à ce moment-là, les données transcendantales et de les concilier avec l'immanence de la méthode. Une condition doit néanmoins être respectée: même si la transcendance est récupérée, il incombe à l'immanence de gouverner la paire (transcendance/immanence) enfin conciliée (HJELMSLEV [1943] 1971: 160).
- 2 Il est malaisé d'imaginer un langage sans la prédication déjà instaurée d'emblée, à savoir sans aucune valence ou valeur instituée entre les éléments en jeu: « La prédication émerge comme l'un des éléments essentiels de l'acte de langage » (GREIMAS ET COURTÈS 1979: 381).
- 3 Au cours des recherches sémiotiques, depuis les années 1970, cette phrase s'est répétée à diverses occasions. Elle procède métaphoriquement du champ religieux – « Hors de l'Église point de salut ». Je n'ai pu déterminer si Greimas l'avait utilisée auparavant. Le texte de la conférence donnée au Brésil semble en être à l'origine. La phrase est de surcroît emphatiquement complétée: « Hors du texte, point de salut. Tout le texte, rien que le texte et rien hors du texte » (GREIMAS 1974: 25).

- 4 J'ai amplement commenté la croisière phénoménologique de la sémiotique actuelle de certains chercheurs, ainsi que ma position théorique par rapport (et en opposition) à cette dernière (cf. BEVIDAS 2011).
- 5 L'expression « épistémologie discursive » provient d'un texte ancien de G. Bachelard: *Le rationalisme appliqué* (1949: 102-103 – cf. l'épigraphie initiale). À première vue, le contexte dans lequel le philosophe-épistémologue émet cette expression semble se tenir en dehors de notre sphère langagière. Il s'agissait de démontrer qu'en physique, en biologie et dans d'autres sciences contemporaines, « le seul fait du caractère *indirect* des déterminations du réel scientifique nous place dans un règne épistémologique nouveau » (souligné dans l'original). Dans ce nouveau règne, les phénomènes sont « cachés ». Les instruments pour leur mesure n'ont plus de « signification *directe* dans la vie commune »: un spectroscope de masse qui « pèse » les isotopes a peu en commun avec notre balance qui pèse le sel, malgré toute la précision de cette dernière pour effectuer l'opération. La réflexion se conclut par une affirmation catégorique: « en fait, les *données* sont ici des *résultats* ». Pour ma part, cette affirmation reflète presque littéralement la réflexion saussurienne et ses répercussions dans la composition de sa linguistique et de la sémiotique qui nous occupe ici: « C'est le point de vue qui *crée l'objet* » (SAUSSURE 1916: 23). Si le raisonnement est valide, la paternité d'une telle épistémologie discursive revient à ces deux penseurs.
- 6 Le trivium épistémologique actualise licitement, à mon sens, la réflexion de KARL OTTO APEL (1987) – à partir des conférences prononcées dans les années 1960 – sur ce qu'il nomme les trois grands paradigmes de la *prima philosophia*: le paradigme ontologique (d'Aristote à Descartes), le paradigme épistémologique (depuis le *cogito* cartésien jusqu'à Kant) et le paradigme sémiotique (illustré par Peirce). Apel a concédé peu ou aucun espace à Saussure et à son école dont procède cette triade. D'après une démonstration trop longue pour figurer ici, ces paradigmes peuvent être renommés, avec des ajustements et d'actualisations, comme suit: une *épistémologie réaliste* et *naturaliste* pour le premier, une *philosophie transcendantale*, qui reste invariablement la philosophie de la raison, pour le deuxième, et une *sémiotique immanente* pour le troisième, en précisant bien que cette sémiotique n'émane pas de Peirce, mais de Saussure, ainsi que de Hjelmslev et Greimas.
- 7 Compte tenu du fait qu'Apel n'ait pas considéré également Saussure, Hjelmslev et Greimas comme des instaurateurs de ce paradigme, H. PARRET (1983), un autre philosophe (et sémioticien), a pris à tâche de combler cette lacune. Toutefois, Parret critique, et fort justement, à mon sens, la caractérisation exclusive de ce paradigme comme « transcendantal ». Il n'est pas de mon propos de commenter ici les positions des deux philosophes sur cette question.
- 8 L'exception étant si la description opte scientifiquement pour l'étude des processus organiques et sensoriels, pour l'étude des métabolismes, si elle relève donc de la biochimie ou de la neurobiologie. Dans ce cas, la description ne porte pas sur la perception proprement dite ou sur l'acte perceptif phénoménologiquement posé, mais sur le fonctionnement bio-sensoriel de la matière de la chair, ce qui n'a pas le statut d'une phénoménologie proprement « humaine ».
- 9 Le texte est en train d'être publié dans un ouvrage collectif, intitulé *Sémiotique: le sens, le sensible, le réel*, sous l'organisation d'A. Hénault, J. Bordron et D. Bertrand (à paraître).
- 10 Cette analogie d'une « lésion » cérébrale, employée ci-dessus, ne saurait être localisée dans un texte. Elle provient de réflexions entendues au cours de séminaires de M. D. Magno, psychanalyste de Rio de Janeiro, qui ont été réalisés annuellement depuis plusieurs années, dans le contexte freudien et lacanien du psychisme inconscient.

Bibliographie

APEL, KARL OTTO

(1987) « La sémiotique transcendantale et les paradigmes de la Prima Philosophia », *Revue de Métaphysique et de morale*, 92^e année, n°2, Paris, Armand Colin, p. 147-163.

BACHELARD, GASTON

(1949) *Le rationalisme appliqué*, Paris, PUF.

BARBARAS, RENAUD

(2011) *Investigações fenomenológicas. Em direção a uma fenomenologia da vida*, Curitiba, Editora UFPR.

BEVIDAS, WALDIR

(2003) « Corpo, semiose, paixão e pulsão: semiótica e metapsicologia », *Perfiles Semióticos. Revista de Estudios Semiolingüísticos*, Mérida Venezuela, Ediciones del Rectorado, p. 43-61.

(2011) « A dimensão do afeto em Semiótica: entre Fenomenologia e Semiologia », in R. Marchezan et al. (éds), *A Abordagem dos Afetos na Semiótica*, São Carlos, Pedro e João Editores, p. 11-32.

(2016) « La sémioception et le pulsionnel en sémiotique. Pour l'homogénéisation de l'univers thymique », *Actes Sémiotiques*, n° 119, disponible sur : <<http://epublications.unilim.fr/revues/as/5613>>.

FREUD, SIGMUND

(1973) *Obras Completas*, 3 tomes, trad. de Luis Lopez-Ballesteros y de Torres, Madrid, Biblioteca Nueva.

GREIMAS, ALGIRDAS JULIEN

[1956] « L'actualité du saussurisme », *Revue Texto*, vol. XI, n°2, 2006.

(1966) *Sémantique structurale. Recherche de méthode*, Paris, Seuil.

(1970) *Du sens. Essais sémiotiques*, Paris, Seuil.

(1974) « L'énonciation. Une posture épistémologique », *Significação. Revista Brasileira de Semiótica*, n° 1, Ribeirão Preto, Centro de Estudos A. J. Greimas, p. 9-25.

GREIMAS, A. J. ET COURTÈS, J.

[1979] *Dicionário de Semiótica*, tr. de Alceu Dias Lima et al., São Paulo, Contexto, 2008.

GREIMAS, A. J. ET FONTANILLE, J.

(1991) *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Seuil.

GROUPE μ

(1970) *Rhétorique générale*, Paris, Larousse.

GROUPE μ [ÉDELINE, F. ET KLINKENBERG, J.-M.]

(1998) « Voir, percevoir, concevoir. Du sensoriel au catégoriel », *Voir*, n° 16, numéro spécial "L'image mentale I", p. 17, texte cédé par les auteurs, au format PDF.

(2010) « La sémiotique entre nature et culture. L'homme sémiotique – pratiques et complexité », *Actes du Colloque International tenu à l'Université de Namur, Belgique*, p. 16, texte cédé par les auteurs, au format PDF.

(2011) « Pourquoi y a-t-il du sens plutôt que rien ? Abrégé de sémiogénétique », *Revue Signata*, n°2, "La sémiotique entre autres. Semiotics among others", Liège, Presses Universitaires de Liège, p. 281-314.

(2015) *Principia Semiotica. Aux sources du sens*, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles.

HJELMSLEV, LOUIS

[1943] *Prolegômenos a uma teoria da linguagem*, tr. de l'édition anglaise de 1961 par J. Teixeira Coelho Neto, São Paulo, Perspectiva, 2006, 2^e éd. ; *Prolegômenes à une théorie du langage*, Paris, Minuit, 1971.

MERLEAU-PONTY, MAURICE

[1946] *Le primat de la perception. Et ses conséquences philosophiques*, Paris, Verdier, 1996.

PARRET, HERMAN

(1983) « La sémiotique comme projet paradigmatique dans l'histoire de la philosophie », in A. Eschbach et J. Trabant (éds), *History of semiotics*, Amsterdam, John Benjamins, p. 371-385.

PATOČKA, JAN

(1995) *Papiers phénoménologiques*, Grenoble, Millon.

PETTITOT, JEAN

(2008) « Esthétique transcendantale, phénoménologie de la perception et matérialisme neuronal », in *Neurogéométrie de la vision*, Paris, Les Éditions de l'École Polytechnique, p. 375-404.

(1985) *Morphogénèse du sens*, Paris, Puf.

(1992) *Physique du sens*, Paris, Éditions du CNRS.

(1999) « Las nervaturas del mármol. La percepción puesta en discurso », *Tópicos del Seminario*, vol. 2, n°2, Puebla, Mexico, p. 121-148.

SAUSSURE, FERDINAND (DE)

[1916] *Cours de linguistique générale*, éd. critique par Tulio di Mauro, Paris, Payot, 2005.

(2002) *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard.

THOM, RENÉ

(1972) *Stabilité structurale et morphogénèse*, New-York, Benjamin ; Paris, Éditions, Édiscience,

(1974) *Modèles mathématiques de la morphogénèse*, Loos, Danel.

(1978) *Morphogénèse et imaginaire*, Paris, Lettres Modernes.